FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 2 octobre 1886

LES

DEUX SŒURS

—o—

QUATRIÈME PARTIE—(*Suite*)

CHUT ! fit l'agent de police, en mettant sur sa bouche l'extrémité de son index.

La jeune fille le regardait avec une surprise croissante.

Quand il fut tout près d'elle, il lui dit :

—S'il vous plaît, mademoiselle Georgette, nous causerons à voix basse.

—Mon Dieu ! dit-elle très émue, je ne sais que penser ; comment se fait-il que vous soyez ici ?

—Je sais pourquoi vous y êtes, vous, répondit-il ; j'étais chez moi quand une femme est venue vous chercher.

—Alors, vous savez le malheur qui est arrivé à madame Bertin...

Elle ne put retenir un sanglot.

—Allons, ne pleurez pas, reprit Ripart, dont la voix, comme le regard, était devenue caressante ; vous avez assez pleuré et sangloter ce soir dans votre chambre. Je vous ai entendue, et si j'avais osé... mais, voilà, je n'ai pas osé..... Enfin, mademoiselle Georgette, comme vous ne m'avez pas demandé de vous accompagner, j'ai pris une voiture et je suis venu de mon côté. Je ne veux pas me comparer à M. Sarrue, nul au monde ne peut avoir un pareil dévouement, mais, voyez-vous, je suis tout de même un de vos amis, un vrai...

—Je le crois, monsieur Ripart. Dites-moi, vous connaissez donc les maîtres de cette maison ?

—Je crois bien que je les connais, et depuis longtemps.

— Est-ce que vous êtes arrivé avant moi ?

—Oui, grâce au cheval qui m'a amené ; une fière bête, allez. Quel trotteur !

—Alors vous avez vu madame Bertin ?

Ripart embarrassé se gratta l'oreille.

—En ce moment, reprit l'agent de police, madame Bertin dort probablement dans son lit.

—Elle n'est donc pas ici ?

—Elle n'y est pas.

Elle regarda autour d'elle avec épouvante, puis serrant entre ses mains son front brûlant :

—Oh ! murmura-t-elle d'une voix frémissante, il me semble que je deviens folle !

—Rassurez-vous, mademoiselle Georgette, dit Ripart, je suis près de vous, vous n'avez rien à craindre.

—Mais je ne comprends pas, que se passe-t-il ? Pourquoi est-on venu me chercher ?

—Pourquoi ?... Savez-vous chez qui vous êtes ?

—Madame de Verville, m'a dit la femme.

—D'abord, il n'y a pas de madame de Verville ; il n'y a ici qu'un monsieur qui se fait appeler de Verville et qui se nomme autrement.

—Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Cela veut dire, mademoiselle Georgette, qu'une fois encore on vous a tendu un piège inâfme.

Elle sursauta et un frisson courut dans tous ses membres.

—Souvenez-vous de la maison de la rue Vaugelas, ajouta Ripart.

—Lui, lui ! fit-elle d'une voix étranglée.

Elle prononça ce mot deux fois avec un accent qui exprimait l'horreur et le dégoût.

—Oui, lui, M. Hector Vidal, répondit l'agent de police.

—Le misérable, le misérable ! murmura-t-elle sourdement.

—Mais, cette fois, nous le tenons, reprit Ripart, il ne peut plus nous échapper : le gredin s'est laissé prendre dans son propre piège. Il descend l'escalier, le voici. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil, ne dites plus rien, vous n'aurez qu'à regarder : je vous préviens que ce sera drôle.

Georgette fut prise d'un tremblement convulsif ; mais rassurée par la présence de l'agent de police, qui s'était caché derrière les épais rideaux d'une fenêtre, elle s'assit et attendit.

La princesse prit le bébé dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises.—(Page 94, col. 3).

Les pas de M. Hector résonnèrent sur les dalles du corridor, presque aussitôt la clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit. Georgette, inclinée, tenait sa tête dans ses mains. M. Hector referma la porte sans bruit et un sourire hideux sur les lèvres, il marcha vers la jeune fille.

Ripart sortit de derrière le rideau et bondit au milieu de la chambre.

A la vue de cet homme inconnu, pris d'une terreur folle et perdant la tête, le misérable se mit à crier au voleur !

—Ah ! par exemple, elle est bonne celle-là, fit Ripart en ricanant.

Et il se mit à rire aux éclats.

—Misérable, qui es-tu ? s'écria M. Hector d'une voix menaçante.

—Monsieur Louis de Verville, répondit Ripart, en croisant ses bras, je suis agent de la police de sûreté pour vous servir.

La foudre tombant au milieu de la chambre n'aurait pas produit sur M. Hector un effet plus terrible que la réponse de Ripart. Il devint pâle comme un mort ; mais trop lâche pour se précipiter sur l'agent qui l'attendait de pied ferme, il ne songea qu'à prendre la fuite. D'un bond il s'élança vers la porte. Mais celle-ci venait de s'ouvrir et il se trouva face à face avec Mouillon, qui lui présenta les six canons de son revolver.

Le misérable comprit qu'il lui était impossible de s'échapper et que toute résistance devenait inutile. Ses traits se contractèrent affreusement, ses yeux se remplirent de lueurs livides et il recula jusqu'au fond de la chambre, en faisant entendre un grognement de fauve acculée dans son antre.

Alors, Mouillon fit deux pas en avant, et la tête haute, le front rayonnant, superbe comme un conquérant, il dit d'une voix sonore :

—Monsieur Hector Vidal, dit Louis de Verville, dit Ulysse de Rosières, au nom de la loi, je vous arrête.

Ce paroles achevèrent d'écraser le misérable. Il jeta autour de lui des regards d'insensé, un son guttural sortit de sa gorge étranglée, semblable à un râle, et il s'affaissa sur un siège comme une masse.

—On frappe à la porte sur la rue, dit Ripart.

— Je sais ce que c'est, répondit Mouillon.

On entendit ouvrir et refermer la porte.

— Amenez la femme, ordonna Mouillon.

—Presque aussitôt, Séraphine entra dans la chambre poussée par un agent. Elle alla tomber en gémissant sur un fauteuil à côté de son maître.

—Où est l'autre ? demanda l'inspecteur.

— Je l'ai provisoirement enfermé dans la cave, répondit l'agent. Je vais le chercher.

Un commissaire de police parut accompagné de son secrétaire.

—Monsieur le commissaire, lui dit Mouillon, voilà le nommé Hector Vidal, qui a loué cette maison sous le nom de Louis de Verville ; cette femme est sa complice ; on va vous amener le troisième. Maintenant, voici mademoiselle Georgette.

Sur la demande du magistrat, la jeune fille raconta ce qui s'était passé entre elle et Séraphine et comment, croyant venir près de son amie victime d'un accident, avait été amenée dans la maison.

—Cela suffit, mademoiselle, lui dit le commissaire avec bonté ; vous pouvez maintenant retourner à Paris.

—Avec moi, mademoiselle Georgette, dit Ripart.

Et il lui offrit son bras.

Elle le prit en arrêtant sur lui son regard plein de reconnaissance. Ils s'en allèrent.

Une heure après, Mouillon et ses agents conduisaient à Paris Hector Vidal et ses complices. Ils devaient passer la nuit dans un poste de police pour être envoyés le lendemain au dépôt de la préfecture.

Hector Vidal allait enfin rendre compte à la justice de toutes ses infamies.

L'inspecteur Mouillon lui donna cette satisfaction de lui faire faire, en sa compagnie, le voyage de Billancourt à Paris dans la voiture qu'il avait louée le matin.

—